

L'asile éconduit

Contextes et enjeux du passage de la frontière sino-nord-coréenne

Séverine CARRAUSSE - Sociologue

Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales CADIS-EHESS

Université de Toulouse 2 LISST-CIEU

scarrausse@yahoo.com

Il est des terrains d'asiles qui pourraient être et qui ne sont pas. La Chine s'est ouverte, mais pas à tous, pas pour tous. Sa frontière avec la Corée du Nord, qui court sur 1416 km, devient de plus en plus hermétique. Il y a une décennie, les vagues importantes de réfugiés nord-coréens fuyant la famine ont attiré l'attention sur cet espace que constitue la frontière sino-nord-coréenne, sur la Corée du Nord, et de manière plus générale sur les relations géopolitiques des pays de cette zone d'Asie du Nord.

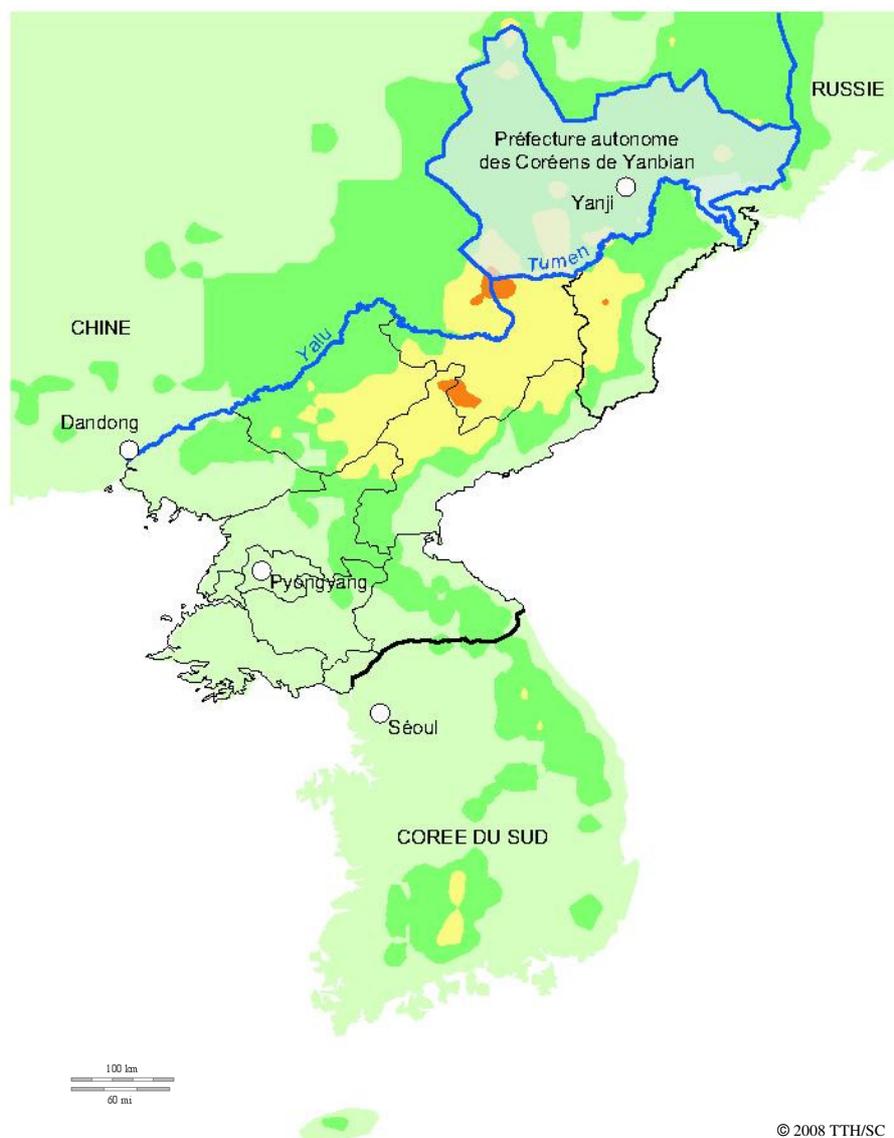
La Corée du Nord reste encore un pays méconnu, faute de pouvoir, de manière effective, constater quelles sont les conditions de vie réelle de la population. Certains aspects du monde nord-coréen nous parviennent donc par divers documents et témoignages, autant de prismes déformants d'une réalité cachée. Elle reste l'objet d'écrits ou de discours plutôt connotés. Il est dès lors complexe mais indispensable de faire le tri entre la propagande du régime nord-coréen, les hésitations de la Corée du Sud entre anti-communisme et nationalisme, les visées américaines diabolisant « l'axe du mal », les propos pessimistes des ONG ou encore l'obsession des médias à ne présenter que quelques aspects édifiants de la réalité nord-coréenne. Par ailleurs, la parole des réfugiés nord-coréens, seuls à pouvoir témoigner, reste elle-même conditionnée par leur expérience personnelle, mais surtout ajustée à ce que l'autre veut entendre ; à force de répéter encore et encore leur récit, celui-ci s'altère, au grès de la mémoire et de leur vécu présent, soulignant les détails les plus dantesques au fur et à mesure que le réfugié prend du recul vis-à-vis de son expérience. Un accès direct au témoignage par la langue coréenne, autour d'une rencontre sans enjeu sinon celui de comprendre quel est le quotidien de ce peuple¹ sont des garde-fous primordiaux dans une telle démarche, et notre travail s'est basé sur des témoignages authentiques. Notre propre expérience de terrain² nous a permis de resituer des paroles et des actes dans un cadre culturel

¹ Aussi avons-nous privilégié, parmi de nombreux témoignages et rapports, le recueil effectué par Juliette MORILLOT et Dorian MALOVIC, et intitulé *Evadés de Corée du Nord* (2004). Les auteurs ont durant trois années recueilli les récits de réfugiés, mais aussi d'acteurs dans l'aide qui leur est apportée, aussi bien à la frontière sino-nord-coréenne qu'en Chine, en Corée du Sud et au Japon. Cet ouvrage présente l'intérêt d'avoir privilégié des témoignages variés ; l'accès aux histoires personnelles fut direct par la maîtrise des auteurs des langues coréenne et chinoise, et ils se sont intéressés à la vie au quotidien sans s'attarder sur les particularités effarantes dépeintes par humanitaires, politiques et journalistes. Les auteurs soulignent d'ailleurs le trafic existant autour de la parole de ces réfugiés, catalogués (sexe, âge, parcours et souffrances) et mis à disposition moyennant finances.

² Dans le cadre de notre recherche doctorale nous avons effectué deux terrains en Corée du Sud (février 2002-juillet 2003 ; avril-mai 2004), de sorte que nous avons pu d'une part saisir l'histoire et la culture de la péninsule coréenne, mais également appréhender les violences frontalières dans cette zone de l'Asie (souffrance, peur, trafic humain, difficile réinsertion dans un pays capitaliste, enjeux socio-politiques, etc.).

spécifique. Le contexte est la clé d'une compréhension globale du parcours des réfugiés nord-coréens dans des espaces et des politiques aussi pluriels que différents.

La péninsule coréenne : indivision et division



De par sa position géographique, la péninsule coréenne a souvent été enviée par ses voisins³ ; objet de convoitises, les invasions, vassalités, annexions, colonisations ont été nombreuses au cours de son histoire. Le XIX^e siècle lui réserve bien des souffrances ; annexée en 1910 par le Japon, la péninsule coréenne stigmatise de manière emblématique la guerre froide lorsque prend fin la Deuxième Guerre Mondiale. Le 38^e parallèle fait office de frontière imaginaire et de ligne de démarcation lorsque la conférence de Yalta (février

³ FABRE (2000).

1945) divise la péninsule en deux ; la Corée septentrionale entre sous le protectorat soviétique, et la Corée méridionale sous le protectorat américains. Deux hommes sont portés au pouvoir, prétendant représenter chacun l'ensemble de la péninsule et voulant réunifier la Corée chacun avec sa propre idéologie politique : RHEE Syngman pour la Corée du Sud, KIM Il-Sung pour la Corée du Nord. Le 25 juin 1950, KIM Il-Sung franchit la ligne de démarcation pour envahir le Sud ; l'armée sud-coréenne et onusienne contre-attaque. Le 27 juillet 1953 à Panmunjeom, un armistice met fin au conflit, une zone démilitarisée (DMZ) est décrétée entre les deux Corée à hauteur du 38^e parallèle⁴. Aucun traité de paix n'a été signé ; le Nord et le Sud de la péninsule sont donc théoriquement toujours en guerre. Il y a moins d'un an, le 4 octobre 2007, des pourparlers ont abouti à une « Déclaration sur les progrès des relations Nord-Sud, de la paix et de la prospérité », signée entre le président de la Corée du Sud ROH Moo-Hyun (2003-2007), et le dirigeant nord-coréen KIM Jong-Il.

En Corée du Nord, ce n'est pas la vingtaine de kilomètres frontaliers qui séparent la Corée du Nord de la Russie mais bien plutôt les 1416 kilomètres de frontière commune avec la Chine, et notamment matérialisée par les fleuves Yalu et Tumen, qui donnent sens à la frontière telle qu'elle est communément entendue : la frontière protège, mais la frontière isole. Et c'est sur cette autarcie, naturellement et militairement limitée, que la politique nord-coréenne fonde sa puissance ; le *Juche* est une idéologie politique édictée par KIM Il-Sung et qui reprend les idées du communisme – une société reposant sur le principe d'indépendance politique, d'auto-suffisance économique et d'autonomie militaire avec pour objectif la réunification de la péninsule coréenne. Le *Juche* est symbolisé, au centre de la capitale nord-coréenne Pyongyang, par une tour haute de 150 mètres et rehaussée d'une flamme rouge de 20 mètres qui scintille la nuit. La capitale abonde de tels monuments grandioses à la gloire des Leaders de la Corée du Nord, la dynastie communiste KIM. Force est de reconnaître qu'au lendemain de la guerre de Corée (1950-1953), le « Grand Leader » KIM Il-Sung a transformé, aux yeux de toute une génération et avec son enthousiasme, un pays détruit et dans un extrême dénuement en une nouvelle nation où chacun avait de la nourriture, des vêtements, un toit, un métier, l'accès à l'éducation, des loisirs ; le principe d'autosuffisance était en soi honorable. Chacun dépendait de son unité de travail qui fournissait absolument tout ; en fait, tous les aspects de la société étaient pris en charge par le pouvoir, y compris la vie privée. Les difficultés sont arrivées au début des années 90, peu avant la mort du dirigeant (1994), et elles se sont aggravées lorsque son fils KIM Jong-Il, le « Cher Leader » lui a succédé, en 1997, après les trois années de deuil traditionnel.

La frontière est donc signe de puissance : la Corée du Nord jouit de ses frontières pour appuyer son pouvoir et en a fait son piédestal pour une politique isolationniste renforcée ; le

⁴ Sur la frontière inter-coréenne, voir CARRAUSSE, Séverine (2008). « Traces coréennes, le vécu partagé », communication qui s'inscrit dans le cadre du colloque international et pluridisciplinaire *Vivre et tracer les frontières dans les mondes contemporains. Frontières, limites et confins : espaces partagés, espaces disputés*, organisé à Tanger (Maroc) par le Centre Jacques Berque pour le Développement des Sciences Humaines et Sociales, UMS 2554. Mis en ligne le 27 mai 2008. Adresse URL http://www.ambafrance-ma.org/cjb/Actualites/CJB/Les%20COM_partie%201.pdf.

régime conforte une mise en scène de l'intérieur du pays, magnifié. La frontière symbolise tout à la fois une protection – contre l'impérialisme américain ou encore la pauvreté des pays limitrophe (prétendue par le régime de Pyongyang) ; mais la frontière stigmatise aussi la peur, le dehors étant inconnu à la population.

Le citoyen mis en demeure - d'une frontière les autres

Comment une partie de la population nord-coréenne en est-elle venue à se jeter à corps perdu dans une aventure dont elle ne pouvait connaître les tenants et les aboutissants ? Comment la frontière sino-nord-coréenne en est-elle arrivée à devenir une alternative de survie ?

Au début des années 90, alors que le communisme s'effondre en Europe centrale et orientale, les difficultés commencent au Nord du « Pays du matin clair et frais » ; la nourriture commence à manquer, la population accepte avec fatalité cette épreuve et se débrouille.

1992, les gens vont travailler mais les salaires ne sont plus versés régulièrement. La population est encouragée par le gouvernement pour ne prendre que deux repas par jour.

1993-1994, les provisions sont épuisées. En 1994, à la mort de Kim Il-Sung⁵, le système de distribution ne fonctionnait déjà plus, les magasins étaient vides. Lorsque son fils KIM Jong-Il prend le relais, la gestion est désastreuse. Il n'y a plus rien à manger, il n'y a plus de salaire, et les premiers décès (de faim, de maladie, de froid) vont pousser les individus à chercher ailleurs de quoi subvenir à leurs propres besoins et à ceux de leur famille. C'est une mobilité vers 'un ailleurs pour survivre' qui projette les Nord-Coréens vers la Chine.

La situation n'en finit pas de se dégrader. En 1995 et 1996, des inondations affaiblissent gravement le pays ; en raison des crues du Tumen, l'un des fleuves frontalier que le Nord de la Corée partage avec la Chine, il n'y a pas d'eau potable. Une grande sécheresse en 1997 contribue davantage aux vagues de fuites en direction de la Chine.

En quelques mois se crée un immense gouffre entre la vie dans les villes, et celle dans les campagnes : les fermiers reçoivent toujours leurs rations directement des fermes d'Etat et des coopératives liées aux exploitations sur lesquels ils travaillent. En revanche, ouvriers et citadins, qui ne pouvaient que compter sur les magasins d'Etat liés au centre de distribution du pays, ne peuvent plus s'approvisionner. Les prix exorbitants obligent les familles à vendre le peu de biens qu'elles possèdent.

En 1997 et 1998 on ne trouve plus rien à manger. Dans un but de survie, les familles vont au-delà de ce que le gouvernement met en place pour limiter la natalité (politique de

⁵ Soit en l'an 82 du calendrier nord-coréen *juche nyeon*, calendrier dont les années sont calculées à partir d'une année 0 qui n'est autre que l'année de naissance de KIM Il-Sung, en 1912. Une anecdote qui montre à quel point l'idéologie du *juche* s'immisce dans le quotidien des Nord-Coréens, et jusqu'où le régime pousse le culte de la personnalité de son « Grand Leader ». Un repère temporel qui dérouté souvent les Nord-Coréens sortant de leur territoire et confrontés aux démarches administratives.

l'enfant unique, âge légal du mariage reculé à 27 ans pour les femmes et 30 ans pour les hommes) : enfants abandonnés, ou encore avortements clandestins.

1999 : la Chine est à son tour touchée par des inondations, sa production de maïs est considérablement réduite. Alors que la farine de maïs (mélangée à de l'eau) constitue alors la nourriture quotidienne en Corée du Nord, les prix s'envolent et le pays n'a plus rien à revendre à la Chine. Depuis la chute du bloc de l'Est elle n'est plus approvisionnée en énergie, et a épuisé ses ressources de bois. Pas de salaire, pas de nourriture, il devient même difficile de trouver sa subsistance dans la nature. Même les professeurs quittent leur classe pour chercher de la nourriture dehors. Au début des années 2000, les marchés noirs sont tolérés par KIM Jong-il, et ils se multiplient. Pour survivre, les fuites se font massives vers la Chine ; une disette jusqu'alors invisible est mise en images par et vers l'Occident.

Le manque de nourriture pousse les Nord-Coréens à manger tout ce qu'ils peuvent trouver, et notamment à absorber des végétaux : une extension forcée d'une alimentation traditionnelle favorisant déjà les produits de la nature (herbes, racines, insectes) et que l'on trouve également en Corée du Sud. Mais ces nouveaux modes d'alimentation, généralement peu adaptés, voire nuisibles, provoquent de graves problèmes digestifs et intestinaux, des empoisonnements accidentels. Les maladies font de nombreuses victimes. Le gouvernement cherche des alternatives ; certains poissons et les pommes de terre deviennent une panacée conseillée par « le spécialiste »⁶ le Cher Leader KIM Jong-Il. Les chèvres qu'il aura introduit ne résistent pas au froid, les produits sont de plus absents de la consommation traditionnelle coréenne. Le cannibalisme a été évoqué, mais sans témoins directs : les rumeurs circulent, des mains ont été retrouvées, ou encore une « viande spéciale » est vendue au marché

A cause de la pénurie de nourriture, chaque famille a du accepter des sacrifices. Mais on ne se confie pas, c'est d'ailleurs impensable. On se tait. Parler ? Tout le monde suspecte tout le monde : la parole peut être interprétée, déviée de son contexte, réutilisée contre soi ; elle peut installer la suspicion. Il n'y a pas de confiance. De fait, la seule échappatoire reste la pensée, et l'amertume reste enfouie au fond de soi ; la parole et l'écrit, auxquels tout citoyen nord-coréen est invité (même quand le papier vient à manquer) doivent être autocensurés. Les confessions, fautes, repentances, promesses, etc. des individus sont livrées lors de séances d'autocritique qui sont menées au sein des différentes 'institutions' qui les intègrent, à l'école⁷ comme au travail. La répression et la surveillance sont efficaces ; la propagande fait bien son

⁶ Puisque le pays est fermé, KIM Jong-Il profite de l'ignorance de ses sujets pour mettre en avant ses soi-disant connaissances et expertises. S'il semble effectivement doué pour les arts, la mise en scène de son savoir dans tous les domaines scientifiques est en tout point de vue grotesque.

⁷ Les élèves conservent souvent de ces séances d'autocritique un mauvais souvenir. Ces dernières créaient une atmosphère délétère que des élèves tentaient de contourner en organisant à l'avance ces séances, désignant quel camarade critiquerait tel autre, sur quel motif, afin de ne mettre personne en danger ; il fallait trouver de mauvais comportements dont les sanctions restaient modérées, comme avoir voulu manquer les cours ou fumer en cachette. Les séances s'éternisaient dans la nuit, un « cursus extra-scolaire » déjà lourd puisque les élèves étaient par ailleurs soumis à des tâches communautaires (actions variables selon le niveau scolaire, et la période annuelle - vacances comprises : ramasser des métaux, terrasser des routes, refaire les façades des maisons au printemps, travailler dans les champs, etc.), effectuées en plus des heures de classes à raison d'une quinzaine d'heures par semaine, et dans un climat de punitions et de récompenses.

œuvre⁸. Le régime contrôle la circulation de l'information en créant ce climat de méfiance des citoyens les uns envers les autres. De plus il n'est pas permis de poser des questions, la connaissance est minimaliste. Obéir, subir : c'est la pensée unique, tout va toujours bien (grâce à KIM Jong-Il). Dans un tel carcan, l'idée même de partir paraît incongrue, et insurmontable : prendre une décision, préparer son départ et même agir relève d'une performance. Mais il faut survivre, et ce leitmotiv d'une souffrance quotidienne pousse de nombreux Nord-Coréens à fuir.

Au fil des mois, l'information se précise : il existe un 'grand pays', la Chine, dans lequel on peut tenter de survivre, de gagner de l'argent. Les premiers réfugiés se risquent donc en Chine pour gagner un peu d'argent, acheter de la nourriture et des médicaments, parfois des vêtements ; puis ils rentrent chez eux, en Corée du Nord. Parallèlement, des histoires dramatiques concernant ceux qui fuient pour la Chine circulent en Corée du Nord. Les traques des autorités chinoises, les arrestations, les reconduites à la frontière, les punitions... Il est interdit de franchir les frontières du pays sauf (rares) autorisations. A l'intérieur du pays comme à l'extérieur rien ne met à l'abri de la souffrance. La moindre faute, telle que s'ouvrir à ce qui est autre (lire un journal, parler à un étranger, émettre une idée ou pire encore une critique, etc.) donne lieu à des châtiments, auquel tout le monde doit assister, hommes, femmes et enfants, qu'il s'agisse de confessions, d'autocritiques publiques ou de condamnations à mort. La peur de la répression est sans aucun doute l'émotion qui, bien plus que la pensée ou le corps du réfugié Nord-Coréen, bride sa parole, même après avoir goûté à la liberté.

En effet, faire le « choix » si difficile d'abandonner, même temporairement, les siens de l'autre côté du fleuve-frontière avec la Chine, est une décision dont les conséquences peuvent être dramatiques : même sans preuves bien établies, la famille entière de celui dont on suspecte une défection (et donc une trahison de sa patrie) risque l'arrestation et le camp de rééducation. Un chantage à la peur qui s'étend à la parenté très proche (grands-parents, parents, frères, sœurs, époux-se, enfants) et proche (oncles, tantes, cousins sur plusieurs générations), mais aussi parfois à l'entourage immédiat, tel que les collègues, les voisins, les amis... Quelques semaines où un membre vient à manquer, et doutes et soupçons pèsent sur la famille. C'est une technique de dissuasion efficace car même dans un grand dénuement, rares sont les Nord-Coréens prêts à abandonner leurs proches pour un plus grand confort de vie. Le personnel diplomatique demeurant à l'étranger est d'autant plus concerné : leur famille ne les accompagne jamais, ou partiellement, pour rester en Corée du Nord - un outil de pression redoutable qui annihile tout désir de défection. A leur retour à Pyongyang, une longue période de « réinsertion » et de « contrôle » les attend avant de retrouver les siens.

Une fuite peut donc être lourde de conséquences, pour soi – tortures, camp de rééducation par le travail, exécution sommaire –, mais surtout pour sa famille. Là encore, que l'on soit en Corée du Nord ou à l'extérieur, toute infraction commise entraîne un « jugement familial » et

⁸ Soulignons cependant que la propagande n'est pas le seul apanage de la Corée du Nord : le gouvernement sud-coréen n'a pas cessé pendant de nombreuses années de diaboliser la Corée du Nord, ennemi communiste prêt à envahir le Sud à tout moment.

la déchéance de toute la famille⁹. Ceux qui habitaient la capitale Pyongyang ont été obligés de la quitter (le gouvernement en contrôle la population, c'est un privilège que d'y vivre) pour s'exiler à la campagne et travailler dans une ferme collective, pour être internés dans des camps de rééducation, pour être exécutés. L'exil intérieur, contraint pour la survie ou forcé par le régime, est confronté à une surveillance constante : les mouvements au sein du pays sont limités, il faut justifier de ses déplacements auprès des autorités. De sorte que rejoindre la frontière sino-nord-coréenne, à moins d'avoir de la famille à proximité de la zone frontalière, implique de se mettre dans l'illégalité. Au fur et à mesure que la crise va s'amplifier, face à l'urgence, les règles seront assouplies avant de se renforcer lorsque les défections auront atteint leur apogée : trop de passages à la frontière auront convaincu le régime à mettre fin à cette « hémorragie démographique » en renforçant ses effectifs et dispositifs militaires à la frontière.

Dans les montagnes se terrent des familles qui ont quitté leur logement pour fuir la police militaire venue les chercher pour toute raison possible, pour la désertion d'un membre en particulier. Ils ont tout abandonné et vivent, tapis, dans des conditions misérables ; ils ne sont protégés que par des bâches en plastique, par des températures très froides dépassant en hiver -30°C. C'est souvent pour leur venir en aide que d'autres membres de cette famille vont à leur tour désertier, pour gagner de l'argent, et ramener médicaments, vêtements, nourriture...¹⁰ Les déplacements se font alors le soir, à pied ou parfois en camion de transport public. Le jour, on se cache, la peur au ventre. La nuit, c'est dangereux à cause des rafles ; mais celles-ci se font plutôt à l'aube. On survit pour ses proches, les aimer et les aider, en dépit de la faiblesse des corps, de cette haine de tous contre tous. C'est chacun pour soi, et en même temps l'amour pour sa patrie demeure très fort : la plupart des témoignages de réfugiés manifestent le vif désir de la voir un jour fonctionner à nouveau correctement, d'y retourner et de retrouver tous ceux que l'on a laissé en fuyant. La société coréenne est profondément imprégnée de confucianisme, dont l'une des principales valeurs morales est la fidélité et la loyauté envers le souverain. Ainsi, la discrétion et la pudeur voilent les souffrances de ce peuple, conformément à l'idée selon laquelle perdre la face est un affront personnel. Considérer cette culture confucianiste et cet esprit communautaire, exagérément élevés à leur paroxysme par la propagande, forgés par des siècles d'histoire mouvante, mais aussi ces corps

⁹ Dans le meilleur des cas, l'époux-se d'un-e fuyard-e peut obtenir le divorce par contumace ; les mariages sont arrangés, souvent par le parti ou l'usine. Le choix s'effectue selon le passé familial et la condition sociale de la famille. Pour certaines familles, d'ailleurs, le seul avenir reste le camp de rééducation. Dans un tel contexte, il n'est pas évident de saisir quelle peut être la teneur de tels liens, de tels sentiments, de l'évolution d'une vie conjugale. Alors lorsque la promiscuité du logement et de la vie quotidienne est à son comble, que les corps sont affamés...

¹⁰ En filigrane de ces exodes, se pose aussi la question suivante : qui doit vivre ? Un enfant ou son grand-père ? Beaucoup de personnes âgées semblent s'être retirées dans les montagnes, de leur propre initiative afin de laisser sa chance à la jeunesse. Parfois ils ont pu être chassés de la famille, mais c'est plutôt rare car conformément à sa tradition confucéenne, cette société accorde une grande place à la piété filiale et traite avec déférence ses anciens. Des séparations déchirantes, entre mère et fille d'une côté, père et fils de l'autre, visaient à accroître les chances de survie, en quête de nourriture, d'argent. Des solutions plus radicales ont été un dernier recours : vendre ou tuer ses enfants, organiser un suicide collectif.

affaiblis et conditionnés par la peur de représailles permet de répondre à de multiples questions, dont la plus récurrente : pourquoi le peuple ne se révolte-t-il pas ? Par ailleurs, jusqu'au début des années 90, les Nord-Coréens considèrent que leur vie était bonne ; la mauvaise gestion de KIM Jong-Il (que certains attribuent aux « impérialistes américains ») cumulée à des catastrophes climatiques apparaissent comme des fatalités auxquelles il faut se résoudre, en 'attendant' des jours meilleurs.

L'armée nord-coréenne veille à la bonne marche du régime et de sa politique 'protectionniste' ; c'est la plus importante armée au monde eu égard l'effectif de sa population (près de 50 militaires pour 1000 habitants). Cerise sur le gâteau d'une vie faite de propagande et de sentiment nationaliste, entrer dans l'armée est un privilège que l'on ne saurait refuser sous peine de punition sévère. Par ailleurs, l'armée assure à ses recrues vêtements, nourriture, logement, même dans les périodes de crises ; c'est ainsi que l'aide internationale fut détournée, réservée en priorité aux dirigeants, aux soldats et à leur famille pour défendre le pays¹¹. Seuls les enfants des rues, les *ggotjebi*, sont dispensés de service militaire - qui dure sept ans. Le régime n'a pas confiance en eux, car sans famille (orphelins ou abandonnés), ils pourraient chercher à s'échapper, à s'enfuir, à s'envoler comme des « hirondelles ». Leur rang grossit. Ils s'entassent dans les gares, les souterrains, les bouches de métro ; ils vivent de larcins, se droguent, vagabondent pour échapper aux rafles. Pour eux comme pour toutes les populations errantes, le 27 septembre 1995 furent créés les camps 927 (*Suyongso* ; 9 pour septembre, 27 pour le jour de création). Les « déplacés » réfugiés en témoigne : le régime a réquisitionné des coins entiers de ville (bâtiments publics, jardins d'enfants, écoles, hôtels, appartements, etc.) pour y placer sous surveillance des enfants, orphelins, mendiants, voleurs... Ce sont des espaces mixtes jusqu'à l'âge de 8 ans ; les conditions de vie y sont difficiles, passant la journée assis sans parler (pour éviter qu'ils ne s'échangent des combines pour passer la frontière sino-nord-coréenne), mourant de faim, de froid, de maladies. Ces camps se firent en 1999 plus discrets, des espaces carcéraux à l'écart des villes ; et ils devinrent des camps de transit pour les réfugiés nord-coréens arrêtés en Chine. Les camps sont spécialisés ; outre ces camps de rétention, il existe les camps de concentration provinciaux pour prisonniers accusés de délits graves (non politiques), les prisons ordinaires pour les coupables de petites délinquances ou d'actes antirévolutionnaires (comme posséder de la terre ou faire du commerce par exemple), ainsi que deux autres types de camps, dans lesquels les prisonniers sont susceptibles de finir leur vie car destinés aux peines maximales : les *kwanliso* pour les prisonniers politiques, de vraies petites villes qui fonctionnent sans contact extérieur, généralement isolés dans chacune des provinces, une vie

¹¹ Des ONG internationales se sont retirées de la Corée du Nord en réalisant que l'aide alimentaire qu'ils apportaient était accaparée par l'élite et ne contribuait qu'à renforcer le régime de famine imposé au peuple nord-coréen. Des témoignages de réfugiés nord-coréens affirment avoir pris conscience du détournement par le régime de l'aide alimentaire en découvrant sur les étals des marchés noirs de gros sacs de céréales estampillés de mentions ou de drapeaux étrangers, destinés à la population, mais dont les excédents qui n'allaient pas à l'armée étaient vendus au profit de quelques élus du parti. Un témoin évoque même son opposition à l'aide alimentaire : alors qu'au plus fort de la famine la population croyait que le régime touchait à sa fin, cette aide a « déferlé » en Corée du Nord ; « à défaut de sauver notre nation coréenne, les pays étrangers avaient permis à notre bourreau de reprendre du service », in BUISSONNIERE et DELAUNAY (2005 : 77).

faites de travail forcé et de coups¹², et les *gyohwaso*, des camps de rééducations par le travail pour fautes plus légères, où il faut travailler dur. Dans tous les cas, les conditions de vie sont inhumaines pour les familles, pour les femmes et les enfants ; les récits font état de tortures et de déchéances qui rappellent aux occidentaux les camps de concentration nazis, mais bien davantage encore les *goulags* russes. En 2004, l'organisation humanitaire 'Good Friends' observe une amélioration graduelle des conditions de vie dans les prisons et les camps ; ainsi l'alimentation des prisonniers semble s'être considérablement améliorée, par l'introduction du riz, ce qui laisse penser que la population en général a bénéficié de ce bienfait. Par ailleurs, la violence physique perpétrée par les gardes semble moins forte à l'égard des prisonniers, mais l'augmentation des délits liés à la survie (vol, banditisme, commerce illégal, faits de violence, meurtres, etc.) a accentué le phénomène d'entassement dans les cellules, dans lesquelles s'est immiscée la violence entre détenus.

La nature des fautes ou des offenses commises, ainsi que la durée de la peine sont à l'origine de cette grande diversité d'espaces carcéraux. En Corée du Nord, l'actuelle condition des citoyens est strictement dépendante de leurs origines familiales ; selon ce système de classement « socio-politique » appelé *seongbun*¹³, on appartient à l'une des trois classes suivantes : loyale, hésitante, hostile, elles-mêmes subdivisées en 51 catégories. Aucun citoyen n'est maître de cet héritage, et aucun ne saurait prévoir comment celui-ci va évoluer sinon, *a priori*, de manière décroissante : le régime est toujours à même de pouvoir trouver une faille dans le vécu des ancêtres d'un citoyen (notamment durant la période coloniale ou encore pendant la guerre de Corée), et lui en faire subir les conséquences. De fait, le *seongbun* détermine l'avenir d'un individu : études, mariage, affectation au service militaire, profession, et donc ses conditions de vie.

C'est dans ce contexte de formation des corps et des esprits en Corée du Nord, et en quête de survie que sera prise la décision pour certains de traverser la frontière sino-nord-coréenne ; une mise en action individuelle, d'une part pour se protéger soi de la dénonciation, d'autre part dans l'espoir de ne pas impliquer les siens dans cette aventure. Le projet, quand il a été pensé, est parfois partagé avec un autre, un membre de la famille en qui l'on a confiance, ou une personne susceptible de donner des informations pour traverser le fleuve Tumen, pour savoir ce que l'on trouvera de l'autre côté, pour s'y préparer. Passer la frontière n'implique pas l'idée d'un rejet de la patrie nord-coréenne, et encore moins celle d'une défection en Corée du Sud ; de nombreux Nord-Coréens sont persuadés que s'ils en sont arrivés à cette situation catastrophiques, c'était à cause des impérialistes américains basés dans le Sud de la péninsule, et des Sud-Coréens foncièrement mauvais. Pour eux, il s'agit de rester en Chine « un temps », le temps de travailler, de gagner de l'argent et d'acheter le nécessaire pour permettre à leur famille de survivre une fois de retour en Corée du Nord. Ils se sentent responsables des leurs, laissés derrière eux, en République Populaire Démocratique de Corée. Ainsi, lorsqu'il est question de survivre, pour aider les siens mais surtout pour échapper à sa

¹² KANG et RIGOULOT (2000).

¹³ Sur ce système de classification des citoyens selon le passé de leur famille, voir HUNTER (1999) Chapitre 1, pp. 3-13.

propre mort quelle que soit sa forme (faim, maladie, tortures, camps, etc.), l'instinct de survie prend le pas, et même si le projet a pu être réfléchi, l'exécution en est rapide. Une fois le processus enclenché, il ne faut pas penser à ce qui peut alors arriver aux siens : on est d'abord « manquant », quelques semaines, puis quelques mois... Le doute se lève, la famille paiera les conséquences de cette fuite. C'est obsédant, douloureux, comment parvenir à s'en détacher ?

La traversée

Sur cette immense frontière, formée en grande partie par les fleuves Yalu et Tumen, les points de passage sont multiples. Mais les eaux profondes et tumultueuses du Yalu, les zones montagneuses couvertes d'épaisses forêts et de neige, le relief inhospitalier de pics rocheux et forêts profondes sont de réels obstacles pour les fugitifs nord-coréens affamés et physiquement épuisés. C'est donc essentiellement le long du cours inférieur du Tumen qui s'étire jusqu'à la mer de l'Est que les passages se font plus fréquents.

La traversée nécessite un minimum de préparation et ne doit souffrir d'aucune hésitation.

- Chaque passage relève de techniques souvent similaires bien qu'individualisées. Les horaires des patrouilles des garde-frontières sont soigneusement notés (l'heure du déjeuner est propice), les endroits les moins profonds du fleuve sont repérés ; en effet, hormis ceux qui habitent en zone côtière, la plupart des réfugiés ne savent pas nager. Le rivage nord-coréen est dégagé de toute végétation, des cailloux et du sable en facilitent la surveillance aux soldats qui patrouillent sur le fleuve ou à proximité, ou encore qui sont cachés dans des sorte de bunker, à ras du sol. Côté chinois, il n'y a pas ou peu de soldats.

- Les passages se font de jour comme de nuit - mais alors de préférence une nuit sans lune, vers 3-4 heures du matin.

- Le Tumen se traverse plus facilement à l'automne, aux endroits les moins larges, le débit y étant moins important. De nombreux réfugiés choisissent également de franchir le fleuve lorsqu'il est gelé ; le passage s'effectue dans la neige, le corps recouvert d'un voile blanc.

- La traversée du fleuve est rapide, mais le corps doit pouvoir l'endurer : car c'est courir le risque de mourir noyé, gelé, voire abattu par les gardes-frontières ; c'est aussi le risque de mourir en chemin, dans les montagnes, le corps affaibli par la malnutrition, la fatigue, le froid : ces réfugiés n'ont pas bu ni mangé depuis des heures, des jours parfois, et produisent des efforts physiques importants. C'est aussi risquer de se faire arrêter en Chine, être détenu en centre de regroupement avant d'être renvoyé en Corée du Nord, y être torturé et passer des mois dans un camp de rééducation, voire y mourir.

Au bord de la rive, des clandestins se rencontrent. On se reconnaît, on s'entraide (une compagne d'infortune aide à traverser le Tumen parce qu'elle sait nager) ; parfois, le malheur des uns fait le bonheur des autres (une arrestation par la police chinoise d'un réfugié permet à un autre de passer). Il faut prévoir un peu d'argent pour l'aventure ; des billets soigneusement roulés dans un sac plastique sont avalés. Les vêtements sont pliés dans un sac plastique. Une fois dans le fleuve, la traversée doit être rapide, même s'il semble qu'une fois dans le fleuve les soldats ne peuvent plus rien faire ; seul le cri des soldats peut attirer l'attention de leurs

homologues, de l'autre côté de la rive. Il faut avancer, ne pas se retourner. Le corps trempé, gelé, épuisé, le ventre vide, et sans argent, il faut alors fuir le rivage chinois, escalader les montagnes, traverser les forêts. La marche est mécanique ; comme un leitmotiv on se récite des poèmes, un seul poème, on a une idée fixe, une image. La pensée permet au corps de persévérer dans l'effort, elle le propulse inéluctablement jusqu'à ses derniers retranchements, jusqu'à ses limites.

De chaque côté de la frontière, et notamment côté chinois, la surveillance a été renforcée. Le passage illégal de la frontière sino-nord-coréenne est devenu de plus en plus spécialisé, systémique et structuré. De par un dispositif sécuritaire plus important, les méthodes de contrebande des personnes se sont professionnalisées. Si l'usage par les contrebandiers de bateaux a chuté, davantage d'intermédiaires permettant de réunir les familles entrent en jeu : côté nord-coréen, leur connaissance de la zone et de l'extérieur leur permet de monnayer des passages vers la Chine, tandis que côté chinois doit être assuré un accueil permettant aux réfugiés d'éviter les nombreux pièges de l'arsenal militaire qui s'y est développé. Les aléas climatiques tels que la mousson (juillet) rendent plus difficile les passages en raison de l'élévation du niveau d'eau des fleuves-frontières, mais influent également sur l'inflation des marchandises, ouvrant vers un cercle vicieux (le manque de provision entraîne l'exode)¹⁴. Les motivations poussant à l'exode ont également évoluées : au plus fort de la famine il s'agissait de trouver de quoi survivre ; à présent il s'agit de trouver les moyens économiques pour se maintenir, au-delà des contingences qui rythment la vie à la frontière, en s'appuyant sur elle, en exploitant ses failles et ses opportunités. Mais la loi nord-coréenne reste d'autant plus intransigeante : l'article 117 du code pénal de 1987 stipule que « tout contrevenant traversant la frontière sans autorisation risque une sentence de trois années d'emprisonnement en camp de rééducation » ; l'article 47 précise aussi que « toute personne convaincue d'avoir voulu fuir vers un pays tiers en passant à l'ennemi et trahissant ainsi son peuple et sa patrie, ou convaincue d'avoir commis des actes de trahison ou d'espionnage contre la nation, encourt une condamnation de sept années minimum dans un camp de rééducation. En cas de sérieuse violation, la sanction est la peine capitale et la confiscation des biens »¹⁵. Le Droit pénal a été récemment révisé en 1999 et en 2004. La révision de 1999 faisait une distinction entre les défecteurs et les migrants qui quittent illégalement le pays pour résoudre leur difficulté économique. Les défecteurs qui ont intentionnellement fuit leur pays dans un but subversif¹⁶ sont condamnés à intégrer un camp de rééducation par le travail (une peine qui demeure floue) pour une durée supérieure à 5 ans, alors que les migrants qui partent pour gagner leur vie ont une peine inférieure à 3 ans. Une attitude un peu plus

¹⁴ Nous renvoyons le lecteur sur les nombreux rapports qui ont été menés par l'Institut de Recherche sur la Société Nord-Coréenne de l'organisation humanitaire 'Good Friends' (Center for Peace, Human Rights and Refugees), consultables sur leur site internet (<http://www.goodfriends.or.kr> ou <http://goodfriends.or.kr/eng/>).

¹⁵ MORILLOT et MALOVIC (2004 : 84).

¹⁶ Tout acte jugé par le code nord-coréen comme « anti-révolutionnaire », nuisible envers la patrie et la classe ouvrière (régime socialiste), est sévèrement puni ; notons toutefois que le vocabulaire, au fil des révisions du code pénal, glisse progressivement vers la thématique de la criminalité.

'clémente'¹⁷ est apparue avec la révision de 2004 ; tout d'abord, le migrant a vu sa peine diminuer à moins de 2 ans. Par ailleurs, l'expression « traversant » a été modifiée, avec l'idée d'effectuer un aller-retour, de traverser la frontière dans les deux sens ; rassurés par cette loi permettant de 'justifier' leur voyage en cas d'arrestation, en essayant de prouver leur intention de rentrer au pays, de nombreux Nord-Coréens n'hésitent plus à prendre le risque de traverser. Mais si quelques mesures ont été assouplies, cette fuite n'en demeure pas moins dangereuse, les autorités peuvent invoquer n'importe quel chef d'accusation afin d'inculper un citoyen.

Les obstacles naturels qui jalonnent la frontière sino-nord-coréenne n'expliquent que pour partie les passages privilégiés dans la zone inférieure du Tumen, plus étroit. Ainsi, dans les livres d'histoire nord-coréens, les élèves apprennent que de nombreux Coréens ont traversé le Tumen pour rejoindre la Chine dans la seconde moitié du XIX^e siècle. De l'autre côté de la frontière sino-nord-coréenne, la préfecture autonome des Coréens de Yanbian¹⁸ concentre ainsi plus de la moitié des Coréens de Chine. Cette minorité de Coréens ethniques est appelée *Joseon-jok* (elle se distingue des Chinois ethniques *Han*), et est installée en Mandchourie depuis des générations. C'est une prolongation géomorphologique et socio-ethnique de la Corée du Nord, elle constitue donc un monde familier pour les réfugiés nord-coréens ; plus important, il n'y a pas de frontière linguistique, l'utilisation systématique des idéogrammes chinois et du *hangeul* (alphabet coréen) leur permettent même de progresser rapidement dans la langue chinoise. En dépit des avertissements du gouvernement chinois, les *Joseon-jok* aident leurs cousins nord-coréens. Un réseau souterrain très important et fondé sur la solidarité ethnique s'est développé, mais au fur et à mesure que l'exode des Nord-Coréens s'est poursuivi et amplifié, cette solidarité ethnique s'est tarie. Pour autant, elle reste tacitement partie prenante et silencieuse ; l'omerta permet de maintenir les filières venant en aide aux réfugiés, tout en entretenant un système de corruption où chacun trouve son compte.

Dans leur expérience, les réfugiés nord-coréens en Chine ne livrent pas tout ; les détails concernant les « combien » (argent), « qui » (personne), « comment » (action) restent inconnus. La façon dont le réfugié va parvenir à atteindre une ville, après plusieurs jours de marches, et comment il va prendre des contacts sont des informations qu'il garde soigneusement, pour se protéger lui-même et protéger les bienfaiteurs qui s'occupent clandestinement des réfugiés. Le travail des bénévoles d'ONG internationales¹⁹, de réseaux

¹⁷ Une forme de clémence qui ne s'applique pas dans des cas de passages répétés de la frontière vers la Chine, et en cas de contacts avec des Sud-Coréens, des missionnaires étrangers, des acteurs d'ONG, des journalistes. La plus grande sévérité est requise en cas de relation sexuelle hors de Corée du Nord (afin de conserver la pureté du sang coréen) ; sévérité également si des démarches ont été effectuées pour obtenir l'asile politique. Si les autorités nord-coréennes ne s'embarrassent pas de preuves légitimes pour 'juger' et punir, les réfugiés ont conscience à la fois de toute la complexité que pose la question de la preuve, de l'importance que celle-ci peut avoir pour leur propre devenir et celui de leur famille, mais également de tout ce qu'elle est : insignifiante, hasardeuse, vaine lorsque confrontée à un pouvoir décisionnel versatile.

¹⁸ La préfecture autonome des Coréens de Yanbian est une subdivision administrative du nord-est de la province du Jilin en Chine ; avec ses 42 700 kilomètres carrés, elle représente l'unité administrative la plus vaste du Jilin. Son chef-lieu est la ville de Yanji. Voir COLIN (2003).

¹⁹ Notons que parmi les volontaires sud-coréens, beaucoup sont issus d'une génération de militants politiques ayant combattu les dictatures au pouvoir en Corée du Sud, jusqu'en 1988.

protestants et catholiques – plus rarement bouddhistes – est difficile car ils sont particulièrement surveillés par les autorités chinoises. Leur énergie mais aussi leur foi motive des prises de risque importantes. Leurs actions et missions doivent se dérouler dans le plus grand secret ; ils redoutent les suspicions et les dénonciations de la population, tout autant que les rafles de la police chinoise : le contrôle aux frontières ayant été renforcé, les interrogatoires sont davantage poussés. Les églises sont particulièrement surveillées, les temples protestants sont notamment visés par les rafles des autorités. Tous les curés et pasteurs ayant pu faire passer des réfugiés, ou les ayant aidé, sont arrêtés. D'ailleurs, moins d'individus osent s'adresser à eux, de peur de se mettre en danger ; de plus, certaines pistes trop souvent utilisées pour trouver de l'aide sont usées, et devenues dangereuses. C'est souvent dans ces espaces confessionnels que les réfugiés découvrent la religion ; mais c'est également là qu'ils seraient prêts à croire en n'importe quelle déité : de l'argent, voire un salaire, leur est parfois versé pour assister aux offices. Difficile de ne voir que de l'altruisme dans ces actions d'aide aux réfugiés nord-coréens, et non une forme de compétition dans l'évangélisation visant à attirer un maximum de nord-coréens dans leurs temples pour exhiber leur souffrance et louer Dieu d'avoir sauvé ces êtres, ces âmes.

Cet argent facile est bien entendu une manne pour les réfugiés, car les perspectives de travail en Chine sont peu réjouissantes pour eux. Paradoxalement, alors qu'ils voulaient trouver une vie meilleure, ces Nord-Coréens sont exploités, ils travaillent durement et dangereusement. Ils font l'objet de divers trafics : pour de l'argent ils vendent leur sang, leurs biens (souvent des antiquités, personnelles ou volées), se vendent eux-mêmes à moins de n'être vendu à leurs dépens. L'argent est toujours au centre des destins de ces réfugiés : acquitter le passeur, payer un faux passeport, verser des pourboires aux différents acteurs auxquels le réfugié sera confronté dans son périple et dont il aura anticipé une rencontre, aussi fortuite soit-elle. De chaque côté de la frontière, tout a un prix, il faut donc gagner de l'argent, en trouver d'une manière ou d'une autre. Obtenir de l'aide dans un premier temps, puis trouver du travail permettront de subvenir aux préoccupations matérielles, de faire venir un enfant ou un membre de la famille, de stabiliser la situation, mais toujours dans l'inégalité, la peur au ventre.

Or le trafic humain qui s'effectue à la frontière sino-nord-coréenne joue de cette angoisse de se faire arrêter (les secrets sont difficiles à garder, en Chine), de cette misère de laquelle les réfugiés tentent de s'extraire. Ce sont surtout les femmes qui en sont les victimes. Mariages arrangés, unions forcées, viols, traite des femmes, transformées en esclaves dociles par la menace du renvoi en Corée du Nord, elles sont les otages de leur situation illégale, une histoire qui peut se répéter autant de fois que le Tumen sera traversé. Elles sont parfois aidées et recueillies par des Chinois, mais elles doivent rester enfermées, ne pas sortir pour assurer leur survie en ne se faisant pas remarquer. Derrière les portes closes, elles font le ménage, s'occupent d'une personne âgée ou handicapée, elles s'attèlent aux corvées pour exprimer leur gratitude aux hôtes. Mais ce dédommagement ne saurait durer. Pour manger, se cacher, mettre fin à une vie d'errance ou encore faire vivre la famille restée en Corée du Nord, le mariage avec un paysan chinois reste l'alternative la plus courante. Dans les régions rurales, les hommes ne trouvent pas d'épouse pour vivre en ces terres reculées, les femmes chinoises préfèrent partir pour la ville, car la vie est dure à la campagne. En outre, la préférence pour les

enfants mâles en Chine a réduit le nombre de femmes en âge de se marier. Les Nord-Coréennes n'hésitent pas, elles, à se marier - que l'époux soit frustré, simple, sale, handicapé, alcoolique, violent ; elles sont souvent frappées, violées, essuyant les brimades de la belle-famille, s'attelant au travail difficile de la ferme. Leur réputation pour leur vigueur, leur âpreté au travail, prêtes à tout pour vivre en Chine font d'elles des proies faciles, et la richesse des trafiquants (qui disposent avec la Corée du Nord d'une réserve considérable). Les maris Chinois se transforment parfois en entremetteurs, n'hésitant pas à céder leur femme moyennant finance ; pour s'en débarrasser, ils n'hésitent pas non plus à la dénoncer aux autorités chinoises, afin de mieux se remarier et vivre avec une autre femme-réfugiée. La plupart de ces mariages aboutissent ainsi à la séparation : il y a trop de différences, trop de violences. Fuir ce foyer marital permet à ces femmes d'essayer de retrouver leur dignité, et de s'en tenir à leurs objectifs : survivre, gagner de l'argent, aider leur famille ; la crainte de l'arrestation est constamment présente.

Les femmes sont la proie des mafieux et des réseaux de prostitution. Sans papiers, elles sont employées illégalement dans des cafés, des restaurants, des bars ou des karaokés ; les villes à proximité de la frontière sino-nord-coréenne camouflent ces réseaux de prostitution. C'est là une forme de commerce à laquelle s'en ajoute d'autres, ayant trait à la drogue ou aux antiquités par exemple. Les trafiquants soudoient les patrouilles et gardes-frontières pour qu'ils détournent leurs yeux, qu'il s'agisse d'aller vendre en Chine ou en Corée du Nord. En fait, tout le monde est impliqué (fournisseurs, acheteurs, douaniers et soldats). Les *Joseon-jok* sont avantagés dans ces activités, puisqu'ils connaissent les deux pays et leur langue. Ce sont eux qui en particulier, bénéficiant d'autorisations officielles pour transiter entre les pays, font le lien entre les familles séparées : ils sont passeurs, passeurs de personnes, de téléphones portables²⁰, de lettres et d'argent. Des aller-retour sont aussi tolérés pour des Nord-Coréens faisant affaire en Chine, les arrangements sont tacites et donnent lieu à des échanges privés et commerciaux discrets ; cette souplesse sous-entend un retour rapide dans leur pays. Ces divers intermédiaires entre ces deux mondes ont sans doute un rôle à jouer dans l'ouverture de la Corée du Nord puisqu'ils introduisent, progressivement et au gré des vagues de répression policière, quelques fragments de valeurs capitalistes.

Cette population en marge de la légalité, ces mafias opportunistes évoluant par clans et réseaux côtoient les très officiels Nord-Coréens expatriés pour représenter leur pays, en

²⁰ Le phénomène de circulation des téléphones portables en Corée du Nord via la frontière donne à penser que si le pays connaît des périodes difficiles les individus sont de mieux en mieux informés pour tenter leur chance et fuir leur pays. Que ce soit pour prendre des nouvelles ou même organiser la fuite d'un ou plusieurs membres d'une famille, le téléphone portable compte parmi les premières acquisitions des réfugiés nord-coréens, à conserver avec soi, à faire passer en Corée du Nord. Toutefois la gestion d'un téléphone en Corée du Nord n'est pas facile. Tout d'abord en raison de la pénurie d'électricité, les téléphones restent souvent éteints afin de ne pas décharger les batteries trop rapidement ; il faut donc appeler au bon moment. En outre les batteries doivent résister au froid. Enfin, la détention d'un tel outil de communication, en tant qu'il permet un contact extérieur et de parler à des étrangers, est interdit. Les réfugiés communiquent beaucoup par lettres avec leur famille, à moins que celle-ci ne soit trop surveillée (c'est souvent le cas lorsque de hauts-fonctionnaires font défection). Les lettres sont roulées très serrées puis mises dans un sac plastique et avalées. Elles sont souvent accompagnées d'argent afin d'aider la famille à subvenir aux besoins essentiels, ce qui sous-entend de pouvoir faire confiance là encore au passeur, une confiance qui est parfois trompée.

donner une bonne image, mais surtout pour travailler et rapporter des devises si importantes au régime. Triés sur le volet idéologique, ils font également l'objet d'un chantage à la peur, obligés de laisser toute ou partie de leur famille en Corée du Nord, un moyen de pression psychologique qui annule toute idée de fuite. La peur encore et toujours ; il faut se surveiller et s'autocensurer plus encore qu'en Corée du Nord. Si le pays ne tient plus ses sujets par l'ignorance (via la propagande, le mensonge), il tient ceux qui ont fait défection par la peur. Et plus on s'élève dans la hiérarchie, plus la peur est grande puisque les secrets n'en sont plus, la connaissance du système et de ses rouages est plus importante, la surveillance se fait plus pressante voire paranoïaque.

Répressions en Chine et reconduite à la frontière nord-coréenne

Alors que ces commerces occasionnent divers passages, légaux ou non, la Chine durcit sa répression à la frontière et à l'intérieur du pays. La « sécurité du pays » est constamment en jeu. La Chine s'ouvre à l'extérieur en même temps qu'elle bride déplacements et paroles en son sein. A l'approche des Jeux Olympiques (août 2008), la répression était à son apogée au nom de la « stabilité des jeux »²¹. Depuis que des vagues de réfugiés nord-coréens ont traversé sa frontière, la Chine a renforcé les surveillances. Elle avait pourtant fermé les yeux sur cette manne bon marché de réfugiés, une main d'œuvre corvéable à merci et à moindre frais ; un traitement et des conditions de vie qui s'apparentent à de l'esclavage. Pour un temps seulement, jusqu'à ce que l'évènement soit médiatisé (il y a une dizaine d'année), et que son image en souffre. Elle supporte de moins en moins la présence, pourtant discrète, d'étrangers venus porter secours aux réfugiés nord-coréens.

En 1998, devant un flot continu de nombreux réfugiés, les autorités chinoises effectuent un recensement surprise nocturne de tous les domiciles coréens de l'aire frontalière, dans la préfecture autonome des Coréens de Yanbian. Il s'agit d'une rafle de grande envergure, les réfugiés illégaux sont renvoyés en Corée du Nord par centaines, les *Joseon-jok* qui leur ont porté assistance sont condamnés à de sévères amendes, les volontaires sont arrêtés. La Corée du Sud, de son côté, reste passive ; les humanitaires sur place crient leur désarroi : il faut faire passer les réfugiés en dehors de la Chine si l'on ne veut pas les voir repartir en Corée du Nord où ils risquent la mort (tortures, faim, maladie, camps de rééducation par le travail, exécution).

Juin 2001, une famille de sept Nord-Coréens trouve refuge dans les locaux de la représentation diplomatique du Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés (UNHCR) à Pékin, afin d'attirer l'attention de la communauté internationale et réclamer le statut de réfugiés que la Chine leur refuse. Elle considère en effet que ces réfugiés sont des migrants économiques, des émigrants illégaux qui ne rentrent pas dans le cadre de la convention de Genève de 1951 ; et elle n'hésite pas à brandir le traité d'extradition qu'elle a signé avec Pyongyang pour refouler les réfugiés vers des centres de regroupement chinois en

²¹ KOLLER (2008).

bordure de frontière avant de les livrer aux autorités nord-coréennes où tortures, camps de rééducation par le travail, exécution sommaire sont des épilogues de cette escapade.

Dès lors, en désespoir de cause, des opérations stratégiques visant à s'introduire dans les ambassades étrangères se multiplient ; les occupations conduisent les autorités chinoises à renforcer matériellement et humainement la sécurité des ambassades et consulats en Chine. La chasse à l'homme s'intensifie à proximité de la frontière avec un effectif humain renforcé : rafles, primes encourageant la délation, réseaux clandestins d'aide aux réfugiés évincés, tortures... La Chine est inquiète ; elle menace la population *Joseon-jok*, et se mobilise pour rassurer sa sécurité intérieure qu'elle sent en danger. La Chine n'est pas une terre d'asile pour ces nombreux réfugiés nord-coréens, et elle n'entend pas le devenir. La frontière sino-nord-coréenne est de plus en plus fortifiée côté chinois : construction de murs, prolifération de caméras, nombreux capteurs de chaleur et de mouvement, dispositifs de lumières ; récemment des soldats chinois ont été pris en photo, faisant leur ronde avec des fusils de précision, et patrouillant avec des chiens - un phénomène nouveau. La Chine ne veut pas céder au « chantage humanitaire », elle intensifie la répression ; elle a d'ailleurs tout intérêt à préserver le régime nord-coréen, en jouant aussi de sa position d'intermédiaire entre Etats-Unis et Corée du Nord pour mener au mieux la résolution du dossier nucléaire militaire nord-coréen²². Les pays occidentaux quant à eux ne veulent pas prendre de front la Chine sur la question des réfugiés nord-coréens, les intérêts économiques sont importants. Pour la Corée du Sud, c'est un dilemme qui touche à la fibre nationale et qui fait écho à la présence américaine sur son sol²³ ; en outre, l'exemple de la réunification de l'Allemagne est dissuasif, et elle ne veut pas non plus déplaire à la Chine sous peine de représailles économiques.

²² La tension est actuellement à son apogée autour de la question du nucléaire nord-coréen. En 2007 Pyongyang avait accepté de renoncer à son programme nucléaire en échange de facilités énergétiques et diplomatiques ; le 27 juin 2008 la Corée du Nord 'acte' son engagement vers la dénucléarisation en détruisant une tour de refroidissement sur le site de Yongbyon en partie démantelé. Mais le 14 août 2008, accusant les Etats-Unis de ne pas l'avoir retiré de la liste des Etats soutenant le terrorisme, la Corée du Nord suspend le démantèlement de ce complexe, et entend redémarrer son activité. Le 24 septembre dernier les inspecteurs de l'Agence Internationale de l'Energie Atomique (AIEA) en ont été expulsés. Un volte-face du pouvoir nord-coréen qui tient à montrer qui est le maître du jeu des négociations ; un avertissement aussi envers la Chine qui semble avoir tendance à se rapprocher de la Corée du Sud pour développer un partenariat aussi bien économique que stratégique. Dans ce dossier la Chine doit pouvoir jouer sur les deux tableaux, ce qui apparaît de plus en plus difficile pour elle ; l'essai nucléaire du 9 octobre 2006 avait déjà affaibli son rôle d'intermédiaire parmi les principaux protagonistes du « chantage nucléaire » nord-coréen : la Corée du Nord, la Chine, la Russie, la Corée du Sud, le Japon et les Etats-Unis.

²³ L'intervention et l'installation américaine sur le territoire sud-coréen depuis 1945 a soulevé d'importantes manifestations anti-américaines. L'intrusion et la participation active des Etats-Unis dans la gestion de la vie politique sud-coréenne ont maintes fois été décriées. Des scandales sont liés à la présence de troupes américaines. La dernière manifestation anti-américaine fit suite au décès, le 13 juin 2002, et en pleine période de coupe du monde, de deux collégiennes sud-coréennes écrasées par un tank de l'armée américaine ; les manifestations perdurèrent jusqu'en décembre 2002 pour connaître leur paroxysme lors de l'acquittement des militaires concernés. Parallèlement, si depuis 2000 les deux Corée tentent de se rapprocher (« politique du rayon de soleil », échanges commerciaux, développement d'une zone industrielle commune au Nord de la frontière intercoréenne, etc.), l'accession à la présidence de la Corée du Sud du conservateur LEE Myung-Bak (25 février 2008), et la mort d'une sud-coréenne abattue alors qu'elle visitait une enclave nord-coréenne ouverte aux

Epilogues

Les enjeux géostratégiques qui sous-tendent les relations de ces pays sont très éloignés des préoccupations pragmatiques des réfugiés nord-coréens : quitter la Chine, vers un pays tiers. Ce deuxième départ, pour ainsi dire, survient parfois après diverses étapes, et notamment par une adaptation au mode de vie et de pensée hors de Corée du Nord, par des rencontres (avec des missionnaires, des membres d'ONG) qui permettent aux réfugiés de prendre conscience de l'existence d'autres espaces plus accueillants, plus libres. Ces espaces sont divers, mais les atteindre est fastidieux. Même si, la frontière sino-nord-coréenne à peine franchie, les réfugiés décident de rejoindre ces pays, les étapes sont souvent longues et difficiles. Les parcours sont alors assez similaires : fuir pour rejoindre un pays non allié de la Corée du Nord. Le périple est semé d'embûches : traverser le Tumen, arriver à Yanji, puis Pékin ; parfois rester un peu sur place, le temps de gagner de l'argent, puis traverser la Chine vers la Mongolie, ou jusqu'au Laos vers la Thaïlande et là, à Bangkok par exemple, trouver refuge, se présenter à une ambassade pour demander l'asile politique, avoir des entretiens avec le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés (UNHCR) afin d'obtenir le statut de réfugié, se livrer enfin aux autorités thaïlandaises et y être jugé, puis incarcéré en centre de détention de l'immigration dans l'attente de leur sort. Peut-être qu'un avion les amènera vers leur nouveau pays.

La Corée du Sud repousse et attire ; la propagande nord-coréenne a bien fait son œuvre, les réfugiés appréhendent de découvrir le Frère Ennemi. Mais être en Corée du Sud, c'est aussi garder un lien avec ce Nord que de nombreux réfugiés portent dans leur cœur, au-delà des souffrances.

A Séoul, ils sont pris en charge dès leur arrivée à l'aéroport. Ils sont conduits dans un centre hautement sécurisé, ouvert en 1999 par le ministère de l'Unification, et chargé de l'adaptation des réfugiés à leur nouvelle vie. Au Hanawon, on organise des interrogatoires précis, détaillés ; des feuilles blanches sont distribuées aux réfugiés pour y recueillir leur vie. Les réfugiés ont beaucoup de mal à exprimer leurs sentiments ; en outre, ils goûtent à une liberté toute relative, ils ne savent que penser... Pendant les deux ou trois mois de leur séjour au Hanawon, ils ne rencontrent personne, sinon des bénévoles d'organisation diverses venus leur apporter des soins, leur fournir des informations concernant la vie quotidienne - découverte du pays, ses richesses touristiques, ses marchés, ses produits, mais aussi les initier à la valeur de l'argent, leur indiquer comment utiliser les cartes bancaires ou prendre le métro par exemple. En outre, les réfugiés bénéficient de cours du soir, en informatique ou en langue par exemple, avec pour objectif de les aider à trouver du travail. Une somme d'argent leur est donnée, le barème est variable ; cet argent sera attribué en versements réguliers afin qu'ils ne dépensent pas tout d'une seule traite.

touristes du Sud (11 juillet 2008) auront très certainement un rôle à jouer dans la suite des relations entre les deux pays et, partant, entre les divers protagonistes de cette zone de l'Asie du Nord Est.

Mais une fois installés dans leur nouvelle vie, la réalité est difficile ; ainsi, bien que de racine identique, la langue sud-coréenne a davantage évolué que celle du nord depuis leur séparation (de par les anglicismes et l'utilisation de caractères chinois), et constitue une première entrave à leur intégration²⁴. Le chômage est important dans la minorité nord-coréenne de Corée du Sud. Ils sont éblouis par cette société de consommation, et pris par une ambition démesurée ils veulent tout avoir : des biens matériels, un bon travail avec des responsabilités. Mais rapidement ils déchantent : au sein de la minorité nord-coréenne se reproduit la même structure politique qu'au Nord, les parvenus (peu nombreux) et les laissés pour compte. Ils se mettent en marge de la société sud-coréenne, et en marge d'eux-mêmes. Le régime leur a appris à se haïr, à se critiquer, à se soupçonner en permanence. Enfermés dans leur statut de victimes en ressassant leur histoire, ils ne parviennent pas à s'intégrer. L'adaptation est longue, pour se défaire de la violence qu'ils portent en eux ; il faut du temps pour comprendre ce qu'est la liberté, ce qu'est mener son existence, après l'éducation reçue au Nord. Il faut du temps pour renier toute une éducation, tout un mode d'existence qui a été le leur, celui de leurs parents... Comment penser, d'ailleurs ?

Ils sont nombreux, surtout les jeunes, à souffrir des perceptions qui entourent leur nationalité nord-coréenne ; leur souhait serait de partir loin, dans un pays où ils seraient seulement perçu comme un étranger, et non comme un ennemi. Les souffrances de l'exil y serait, peut-être moins discriminantes, moins stigmatisantes.

La mise en quarantaine vécue au Hanawon est un choc traumatique pour ces réfugiés qui ont déjà traversés bien des épreuves douloureuses, et qui ont le sentiment de vivre encore une expérience déshumanisante, négative (test, interrogatoires, ré(-)éducation, etc.). Ils se sentent dévalorisés, continuent à souffrir de la peur (d'être dénoncés), de la culpabilité (d'avoir laissé leur famille au Nord) ; ils sont hantés de souvenirs, adoptent des attitudes d'évitement pour ne pas (y) penser (alcool, drogue, calmants) et de fait se marginalisent, dépriment. Dépression sévère, réels risques de suicide, le corps réagi aussi violemment : graves problèmes somatiques, migraines, douleurs au dos, à la poitrine, troubles digestifs ; ces pathologies post-traumatiques peuvent durer longtemps²⁵. La souffrance psychologique sévère dans laquelle ils se trouvent entrave leur vie quotidienne. L'ombre du régime de terreur organisée plane encore au-dessus d'eux ; la violence est partout. La violence de ceux qui ont été longtemps opprimés par le régime, celle de ceux qui ont été favorisés un temps au sein du gouvernement avant d'être déchus, celle de ceux qui ont participé à la violence exercée sur le reste de la population avant d'en être eux-mêmes les victimes, celle de ceux qui ont assisté à des événements atroces (voir des proches mourir), celle de ceux qui ont du assister à la torture ou participer à des mises à mort pour sauver leur peau dans les camps... Mais aussi la

²⁴ La difficulté de se comprendre entre Coréens du Sud et Coréens du Nord a déjà été mise en avant lors des retrouvailles, en août 2000, de 200 familles « sélectionnées » du Sud et du Nord, qui ont pu se retrouver après 47 années de séparation. Cet obstacle linguistique altère, en somme, les croyances et les mythes sur l'unité du peuple coréen et de son territoire national ; l'expérience de l'intégration des Nord-Coréens au Sud souligne peut-être une évidence : non, ils ne sont pas identiques et appartenant à un même peuple. D'ailleurs aucune génération, aujourd'hui, n'a vécu dans une Corée unifiée.

²⁵ BAUBET et MORO (2003).

violence de la fuite elle-même (traversée de la frontière), et la violence qui y fait suite - celle de l'errance clandestine en Chine (viols, esclavage, abus et exploitation, tortures...) ou dans un autre pays.

Commence survivre à tout cela ?

Bibliographie indicative

BUISSONNIERE, Marine et DELAUNAY, Sophie (2005). *Je regrette d'être né là-bas. Corée du Nord : l'enfer et l'exil*. Paris : R. Laffont.

BAUBET, Thierry et MORO, Marie-Rose (2003). « Culture et soins des traumatisés psychiques en situation humanitaire », in BAUBET, Thierry, LE ROCH, Karine, BITAR, Donia, MORO, Marie-Rose, (Ed), *Soigner malgré tout : Tome 1, Trauma, cultures et soins*. Grenoble : La Pensée Sauvage Editions. Pp. 71-95.

CARRAUSSE, Séverine (2008). « Traces coréennes, le vécu partagé », colloque international et interdisciplinaire *Vivre et tracer les frontières dans les mondes contemporains. Frontières, limites et confins : espaces partagés, espaces disputés*. Maroc : Centre Jacques Berque pour le Développement des Sciences Humaines et Sociales. Mis en ligne le 27 mai 2008. Adresse URL http://www.ambafrance-ma.org/cjb/Actualites/CJB/Les%20COM_partie%201.pdf.

COLIN, Sébastien (2003). « La préfecture autonome des Coréens de Yanbian : une ouverture frontalières aux multiples enjeux géopolitiques ». *Perspectives chinoises*, n°77.

FABRE, André (2000). *Histoire de la Corée*. Paris : L'Asiathèque.

HAWK, David (2003). *The Hidden Gulag: exposing North Korea's prison camps, Prisoners' testimonies and satellite photographs*. U.S. Committee for Human Rights in North Korea. Disponible sur <http://www.hrnk.org/hiddengulag/toc.html>

HUNTER, Helen-Louise (1999). *Kim Il-Song's North Korea*. Westport, Connecticut : Praeger Publishers.

KANG, Chol-Hwan et RIGOULOT, Pierre (2000). *Les aquariums de Pyongyang. 10 ans de goulag nord-coréen*. Paris : R. Laffont.

KOLLER, Frédéric (2008). « Ces Chinois qui ne verront pas les Jeux ». *Le Temps* (quotidien), 25 juillet 2008.

MORILLOT, Juliette et MALOVIC, Dorian (2004). *Evadés de Corée du Nord*. Paris : Belfond-Presses de la Cité.